

**Rousseau      Rousseau**  
**and            et la**  
**Criticism     Critique**

**edited by**  
**sous la direction de**

**Lorraine Clark and Guy Lafrance**

**Pensée Libre N° 5**

**Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau**  
**North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau**

**Ottawa 1995**

## CHATEAUBRIAND, ROUSSEAU ET LE PAYSAGE ALPESTRE

Comme chacun le sait, Rousseau a fortement contribué à mettre les Alpes à la mode comme lieu touristique et comme thème littéraire à l'époque romantique. Selon Claudine Lacoste-Veysseyre, c'est surtout entre 1820 et 1836 que la montagne a nourri l'inspiration des écrivains; par la suite, le thème a fait l'objet d'une démythification<sup>1</sup>.

Les pages que Chateaubriand a consacrées aux Alpes dans plusieurs de ses oeuvres forment un réseau intertextuel complexe reliant les impressions du présent à celles du passé. Dans certains cas, les Alpes apparaissent comme des points de repère immuables par rapport auxquels l'écrivain mesure les modifications de son âme: les Alpes se dressent hors du temps, mais font prendre conscience de son passage, car l'homme qui les découvre à différents moments de sa vie ne peut être deux fois le même.

Par exemple, le 17 juin 1803, Chateaubriand envoie, de Turin, une lettre à Fontanes où figurent des extraits du journal que le voyageur a tenu durant sa traversée des Alpes. Plus tard, cette lettre et ce fragment de journal seront insérés dans le *Voyage en Italie* publié "dans le *Mercure de France* en 1806, dans les *Souvenirs d'Angleterre, d'Amérique et d'Italie* en 1815, et en 1827 dans les *Oeuvres complètes*"<sup>2</sup>. Certains éléments de ce texte seront repris dans un chapitre des *Mémoires d'Outre-Tombe* rédigé à Paris en 1838 et intitulé: "Année de ma vie, 1803. Voyage de Paris aux Alpes de Savoie"<sup>3</sup>. Le même chapitre cite 9 vers d'un poème *Les Alpes* daté de 1822 - l'année même où Chateaubriand quitte l'ambassade de Londres pour assister au congrès de Vérone -et publié dans la même édition des *Oeuvres complètes* (édition Ladvoat). La présence de ces vers

---

<sup>1</sup> Claudine Lacoste-Veysseyre, *Les Alpes romantiques. Le thème des Alpes dans la littérature française de 1800 à 1850*, Genève, Slatkine, 1981, t. I, p. 163-332 et t. II, p. 575-714. Sur les aspects du thème dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, voir Charles Dedeyan, *Jean-Jacques Rousseau et la sensibilité littéraire à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1966, p. 87-102.

<sup>2</sup> Claudine Lacoste-Veysseyre, *Op.cit.*, t. I, p. 71.

<sup>3</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, XIV, 7 (édit. préfacée par H. Guillemin, Lausanne, édit. Rencontre, 1963, t. I, p. 542).

dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* s'explique, selon l'auteur, par le fait qu'ils "retracent assez bien les sentiments" qui furent les siens dix-neuf ans avant la composition du poème, soit durant le voyage de 1803 <sup>4</sup>.

Un autre chapitre des *Mémoires* expose les circonstances dans lesquelles fut écrit, en 1805, le *Voyage au Mont-Blanc*<sup>5</sup>. Conscient de la singularité de son "opinion sur les paysages des montagnes", Chateaubriand prévient ses lecteurs qu'un passage ultérieur des *Mémoires d'Outre-Tombe* sur le Saint-Gothard<sup>6</sup> prouvera que cette opinion reste inchangée. L'écrivain reproduit un passage du *Voyage au Mont-Blanc* qui annonçait le voyage au Levant accompli un an plus tard. Ce passage, affirme Chateaubriand, "li(e) ensemble les événements passés de ma vie aux événements alors futurs de cette même vie, et aujourd'hui également passés"<sup>7</sup>. Phrase typique du grand écrivain pour qui les écrits et les actions se font écho.

On comprend ainsi la méthode de composition particulière utilisée par Chateaubriand, sa façon de transporter un texte d'une oeuvre à une autre ou de le reprendre avec des variantes. L'idéal serait de retracer le thème alpestre dans l'ensemble des écrits qui lui réservent une place plus ou moins importante. Étant limité par le temps, je m'en tiendrai à quelques chapitres des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ne recourant que par exception à d'autres textes.

Dès 1803, la découverte des Alpes savoyardes s'accompagne de réflexions hostiles à Rousseau. Chateaubriand stigmatise l'ingratitude supposée du philosophe de Genève envers Mme de Warens tout en avouant que la célébrité encourage l'égoïsme. Je cite le paragraphe en entier :

A Chambéry, où l'âme chevaleresque de Bayard se montra si belle, un homme fut accueilli par une femme, et pour prix de l'hospitalité qu'il en reçut, il se crut philosophiquement obligé de la déshonorer. Tel est le danger des lettres, le désir de faire du bruit l'emporte sur

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 544.

<sup>5</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, XVII, 3 (édit. citée, t. II, p. 169-177).

<sup>6</sup> Cf. *Mémoires d'Outre-Tombe*, XXXVI, 14 (édit. citée, t. IV, p. 240-242). Le texte sur le Saint-Gothard date de 1832.

<sup>7</sup> *Op.cit.*, XVII, 3 (édit. citée, t. II, p. 171).

les sentiments généreux : si Rousseau ne fût jamais devenu écrivain célèbre il aurait enseveli dans les vallées de la Savoie les faiblesses de la femme qui l'avait nourri; il se serait sacrifié aux défauts même de son amie; il l'aurait soulagée dans ses vieux ans, au lieu de se contenter de lui donner une tabatière et de s'enfuir. Ah! que la voix de l'amitié trahie ne s'élève jamais contre notre tombeau !<sup>8</sup>.

Ayant évoqué les vallées se creusant entre Chambéry et Aiguebelle, Chateaubriand décrit les monts qui enserrent le cours de l'Arche. Il montre les "sommets stériles", les "torrents" qui en dévalent et dont le "tumulte" contraste avec le bruit léger d'une cascade aperçue "sous un rideau de saules". Près de Saint-Michel, le voyageur assiste à un coucher de soleil. Le tableau est, ici, fort attrayant. Chateaubriand souligne la transparence de l'air, grâce à laquelle la "dentelure" des monts lui apparaissait "avec une netteté extraordinaire, tandis qu'une grande nuit sortant de leur pied s'élevait vers leur cime". Comme l'avait fait Rousseau dans sa célèbre lettre sur le Valais, l'auteur des *Mémoires* joue sur l'opposition entre le haut et le bas : "La voix du rossignol était en bas, le cri de l'aigle en haut; l'alisier fleuri dans la vallée, la blanche neige sur la montagne". Mais ce qui est nouveau, c'est l'introduction au sein de la description d'un souvenir historique: celui d'Hannibal et de son passage des Alpes, que le voyageur se remémore en apercevant un château dont la construction est attribuée aux Carthaginois<sup>9</sup>. Au village de Lans-le-Bourg, un incident dont Chateaubriand est témoin lui inspire une méditation sur le temps et sur la fragilité des grandeurs humaines: "je me souvenais alors du pauvre petit Louis XVII; je pense aujourd'hui à Henri V: quelle rapidité de chute et de malheur!" Enfin, il gravit le Mont Cenis et doit reconnaître qu'en se voyant "pour la première fois au sommet des Alpes, une étrange émotion (le) saisit". Émotion due partiellement au fait que l'Italie s'étend à ses pieds, lui renvoyant l'image d'un monde à conquérir, comme fit l'Amérique pour Colomb<sup>10</sup>. L'euphorie viendrait du sentiment que la montagne a cessé d'être un obstacle, qu'elle indique la route à suivre à l'ambitieux en quête de renommée.

---

<sup>8</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, XIV, 6 (édit. citée, t. I, p. 542-543).

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 543.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 544.

Il arrive pourtant que les Alpes soient présentées comme un refuge. Lorsque Chateaubriand part pour le Valais en 1804, des rumeurs de complot circulent à Paris. Pour se protéger de l'agitation, la Suisse est le pays rêvé: "(...) j'étais aise de m'enfuir aux montagnes", se souviendra l'écrivain des *Mémoires*<sup>11</sup>. Même langage un an plus tard : l'été 1805, Chateaubriand ayant rejoint son épouse Vichy, celle-ci lui propose de voyager pour se mettre à l'abri "pendant quelque temps des tracasseries politiques"<sup>12</sup>. Après une excursion en Auvergne, le couple rejoint Ballanche à Lyon et fait avec lui "la course à Genève et au Mont-Blanc"<sup>13</sup>. A Genève, Chateaubriand juge que Mme de Staël jouit d'un exil confortable :

Qu'était-ce que ce malheur d'avoir de la gloire, des loisirs, de la paix, dans une riche retraite à la vue des Alpes, en comparaison de ces milliers de victimes sans pain, sans nom, sans secours, bannies de tous les coins de l'Europe, tandis que leurs parents avaient péri sur l'échafaud ?<sup>14</sup>

La *Correspondance* permet toutefois de préciser que les Alpes ne prennent cet aspect rassurant que parce qu'elles sont éloignées; pareilles à un décor, elles occupent le fond du paysage, dont le centre est le lac de Genève. De retour à Lyon, Chateaubriand écrit, en effet, à Mme de Staël, le 1er septembre 1805 :

J'ai été charmé des bords du lac, mais point du tout de Chamouni. Les hautes montagnes m'étouffent. J'aime à ne pas sentir ma chétive existence si fort pressée entre ces lourdes masses. Les montagnes ne sont belles que comme horizons. Elles veulent une longue perspective; autrement elles se rapetissent à l'oeil qui manque d'espace pour les voir et les juger. Elles partagent le sort de toutes les grandeurs. Il ne faut les voir que de loin : de près, elles

---

<sup>11</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, XVI, I (édit. citée, t. II, p. 117).

<sup>12</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, XVII, 3 (édit. citée, t. II, p. 169).

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 171.

s'évanouissent<sup>15</sup>.

Rousseau avait soutenu le point de vue contraire dans *La Nouvelle Héloïse* : pour lui, "la perspective des monts", grâce à la verticalité, nous en fait découvrir simultanément tous les aspects, alors que, dans la plaine, "chaque objet (...) en cache un autre"<sup>16</sup>.

Dans la même lettre à Mme de Staël, Chateaubriand reprochait aux montagnes de la Suisse de "manquer de souvenirs", contrairement à celles de l'Italie qui lui arrachent ce cri d'enthousiasme : "Vive l'Apennin pour les grandes choses ou les riantes histoires qu'il rappelle!"<sup>17</sup>.

En 1822, lors du séjour à Vérone où se tient le congrès des pays de la Sainte-Alliance, Chateaubriand ne cherche plus à nuancer son propos. Vues de près ou de loin, les montagnes ne sont plus qu'un empêchement; elles symbolisent la distance à franchir pour rejoindre Mme Récamier. Témoin la lettre envoyée à celle-ci le 25 octobre:

Je vois que les lieux ne font plus rien sur moi. Cette belle Italie ne me dit plus rien. Je regarde ces grandes montagnes qui me séparent de ce que j'aime, et je pense, comme Caraccioli, qu'une petite chambre à un troisième étage à Paris vaut mieux qu'un palais à Naples<sup>18</sup>.

---

<sup>15</sup> *Correspondance générale de Chateaubriand*, édit. Louis Thomas, Paris, H. et E. Champion, 1912-1924, t. I, lettre 146, p. 214. Voir aussi le *Voyage au Mont-Blanc*, dans *Oeuvre complètes*, Paris, Garnier, 1839-1861, t. VI, p. 344 : "Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art : pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective". Cette question de la perspective revient souvent sous la plume de Chateaubriand, qui écrit, à propos de la vue dont on jouit du haut du Puy-de-Dôme : "La perspective à vol d'oiseau est plate et vague; l'objet se rapetisse dans la même proportion que l'espace s'étend" (*Voyage à Clermont (Auvergne)*, introduction et notes par Jean-Maurice Gauthier, Clermont-Ferrand, Éditions G. de Bussac, 1976, p. 55).

<sup>16</sup> *La Nouvelle Héloïse*, I, 23, dans *Oeuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau*, t. II, Paris, édit. de la Pléiade, p. 77.

<sup>17</sup> *Correspondance générale de Chateaubriand*, t. I, lettre 146, p. 214.

<sup>18</sup> *Ibid.*, t. III, lettre 844, p. 269.

C'est l'Italie tout entière qui, à ce moment-là, déçoit l'auteur de la lettre, et non pas seulement les montagnes. En effet, depuis son arrivée à Vérone, Chateaubriand a attendu en vain des nouvelles de Mme Récamier, et ce silence a fini par l'exaspérer. Lorsqu'il écrit le 9 décembre à la duchesse de Duras, le ton est beaucoup plus détendu. L'écrivain annonce à sa correspondante qu'il a "fini (ses) stances sur les Alpes et sur l'Italie"<sup>19</sup>. Le poème lui-même exprime pourtant la même désillusion, causée cette fois par le passage du temps. Le voyageur a vieilli, les Alpes ne changent pas. Chateaubriand s'imaginait autrefois que l'Italie et le monde s'offraient tout entiers à ses désirs. Il sait à présent que la gloire des politiques et des militaires est fragile. Les "rochers du Simplon" ont beau avoir été témoins de la valeur française, elle ne réussira pas à les immortaliser, puisque les circonstances s'effaceront de la mémoire des hommes:

Ouvrage d'un géant, monument du génie,  
Serez-vous plus connus  
Que la roche où Saint-Preux conta à Meillerie  
Les tourments de Vénus? <sup>20</sup>.

Par un curieux retournement, l'oeuvre de Rousseau se trouve ainsi valorisée. Que Jean-Jacques ait eu tort ou raison est une question qui, dans ce contexte, perd de sa pertinence. L'homme - l'artiste surtout - prend conscience de son néant face à l'éternité d'un paysage, mais c'est ce néant qui donne un sens à la nature et la vivifie lorsqu'il l'enveloppe dans une parole. Sans l'intervention de l'homme, les Alpes n'élèvent que des masses de pierre mortes; leur éternité est sans vie. Du reste, la littérature les rend mémorables : le souvenir d'un paysage s'éteint s'il ne s'attache qu'à des actions, même héroïques. Celui qui n'aime pas Rousseau ne peut s'empêcher d'associer les Alpes à son oeuvre, puisque cette oeuvre ne cesse de les appeler à l'existence.

Durant l'été 1824, Chateaubriand, qui a perdu son portefeuille de ministre des Affaires étrangères, va retrouver sa femme à Neuchâtel. *Les Mémoires d'Outre-Tombe* mentionnent à cette occasion la présence des Alpes "à une grande distance" des deux voyageurs,

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, t. III, lettre 869, p. 302.

<sup>20</sup> *Les Alpes ou l'Italie*, dans *Oeuvres complètes de Chateaubriand*, édit. citée, t. III, p. 569. Le passage fait allusion à la route construite en 1807 sur l'ordre de Napoléon Ier.

dont la "cabane au bord du lac" tourne le dos au Jura. Le souvenir de Rousseau est à nouveau évoqué, non à propos des Alpes, mais du lac de Biene:

Quand je montais au sommet du Jura, j'apercevais le lac de Biene aux brises et aux flots de qui J.-J. Rousseau doit une de ses plus heureuses inspirations <sup>21</sup>.

Chateaubriand se souvient aussi que Jean-Jacques "s'était promené en habit d'Arménien" sur les hauteurs d'où il scrute l'horizon. Au nom de Rousseau, il ajoute celui de Mme de Charrière (l'auteur des *Lettres neuchâteloises*) et de personnages liés à l'histoire. Ces noms s'associent à une région plutôt qu'à un aspect particulier du paysage; ils sont cités, non parce qu'ils rendent l'endroit illustre, mais parce qu'ils en font un *cimetière*: le lac et les montagnes sont intacts, pendant que se poursuit l'hécatombe des générations.

En 1828, Chateaubriand fut nommé pour la seconde fois ambassadeur à Rome. Le "Journal de route" cité dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* révèle qu'il se rendit dans la Ville Éternelle en passant par Lausanne, puis par le Simplon. L'auteur décrit brièvement l'aurore se levant sur les Alpes Pennines. Ce sont manifestement les jeux de la lumière qui l'intéressent, plus que les montagnes elles-mêmes, et le tableau a un caractère symbolique:

Au village même du Simplon, j'ai vu le premier sourire d'une heureuse aurore. Les rochers, dont la base s'étendait noircie à mes pieds, resplendissaient de rose au haut de la montagne, frappés des rayons du soleil. Pour sortir des ténèbres, il suffit de s'élever vers le ciel.

Le voyage est jalonné de souvenirs mélancoliques; le voyageur se rappelle la mort de Mme de Custine, de Mme de Duras. Après la perte de ses illusions, l'Italie lui paraît "décolorée". Chateaubriand admet que la perception d'un paysage varie avec l'âge: "Les années printanières marient à ce qu'elles voient leurs espérances; un jeune homme va errant avec ce qu'il aime, ou avec les souvenirs du bonheur absent"<sup>22</sup>.

---

<sup>21</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, XXVIII, 4 (édit. citée, t. III, p. 167).

<sup>22</sup> *Ibid.*, XXX, 2 (édit. citée, t. III, p. 278).

Enfin, les pages les plus significatives des *Mémoires d'Outre-Tombe* sur le thème des Alpes sont celles que Chateaubriand consacre à son séjour en Suisse à la fin de l'été et durant l'automne 1832. Ce séjour a pour origine le désir de trouver "un asile pour achever" la rédaction des *Mémoires*<sup>23</sup>: Chateaubriand venait de subir le désagrément d'une brève détention suite à la tentative de la duchesse de Berry pour provoquer un soulèvement en Vendée. A Lucerne, il suit des yeux la perspective des montagnes "différemment groupées, étagées, profilées, colorées", montant vers les neiges du Saint-Gothard<sup>24</sup>. Ce qui domine désormais ses impressions, c'est le désenchantement. Sa situation morale influence sa perception des Alpes, de même que sa conscience de vieillir :

En revoyant les Alpes il y a quatre ou cinq ans, je me demandais ce que j'y venais chercher : que dirai-je donc aujourd'hui? que dirai-je demain et demain encore? Malheur à moi qui ne puis vieillir et qui vieillis toujours!<sup>25</sup>

Sur le lac de Lucerne, le spectacle des Alpes n'arrache plus à l'écrivain que des réflexions sur son isolement et sur son vide intérieur:

Alpes, abaissez vos cimes, je ne suis plus digne de vous: jeune, je serais solitaire; vieux, je ne suis qu'isolé. Je la peindrais bien encore, la nature; mais pour qui? qui se soucierait de mes tableaux?

L'intériorisation du paysage amène le froid du déclin et de la mort: "Sous la voûte de mes années comme sous celles des monts neigeux qui m'entourent, aucun rayon de soleil ne viendra me réchauffer"<sup>26</sup>.

Mais si les circonstances obligent l'écrivain à se replier sur lui-même, son imagination reste en éveil, et il conserve sa capacité de parler "le langage des passions". Lorsqu'il atteint le Saint-Gothard, il

<sup>23</sup> *Ibid.*, XXXVI, II (édit. citée, t. IV, p. 226).

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 229-230.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 232.

croit voir "sortir" de ses "flancs" sa "sylphide des bois de Combourg", et il lui adresse ces mots :

Me viens-tu retrouver, charmant fantôme de ma jeunesse ?  
as-tu pitié de moi? Tu le vois, je ne suis changé que de  
visage, toujours chimérique, dévoré d'un feu sans cause et  
sans aliment<sup>27</sup>.

Plus loin, la vue du paysage incite l'écrivain à opposer nature et civilisation: le milieu alpestre "force (les) arbres à redevenir sauvages", constate-t-il. Suivant une méthode qu'il affectionne, Chateaubriand cherche dans les cascades de la Reuss l'image de ce qu'il a vu ailleurs, "la vallée du Pont d'Espagne à Cauterets", dans les Pyrénées. N'est-ce pas une façon de rapprocher deux moments de son existence? La nature n'a de signification que par rapport à l'homme. Malgré la sauvagerie des lieux, nous ne sommes pas surpris de rencontrer un nouvel appel à l'histoire, par le truchement de la symbolisation:

Les troupeaux, relégués aux pâturages des régions supérieures, ne paraissent point; d'oiseaux, aucun; d'aigles, il n'en est plus question: le grand aigle est tombé dans l'océan en passant à Sainte-Hélène; il n'y a vol si haut et si fort qui ne défaille dans l'immensité des cieux<sup>28</sup>.

La description de la vallée de Schoellenen et de la première rampe du Saint-Gothard repose sur l'antithèse de l'ancien et du nouveau: Chateaubriand compare l'antique chemin de Saint-Gothard à la "route actuelle", et constate que "ce n'étaient pas des hommes comme nous qui traversaient autrefois les Alpes"<sup>29</sup>. La seconde rampe le rapproche des masses granitiques du sommet; elles sont pareilles "aux vagues fixes et écumeuses d'un *océan* de pierre sur lequel

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 235.

<sup>28</sup> *Ibid.*, XXXVI, 12 (édit. citée, t. IV, p. 237).

<sup>29</sup> *Ibid.*, XXXVI, 13 (édit. citée, t. IV, p. 239).

l'homme a laissé les ondulations de son chemin"<sup>30</sup>: jusqu'au coeur de la sauvagerie, la civilisation a laissé ses marques. Arrivé de nuit à proximité du lac Majeur, le voyageur apprécie la récompense d'un merveilleux clair de lune, vrai moment de bonheur après la traversée d'un paysage de fin du monde: les crêtes rocheuses semblent s'adoucir sous les rayons de l'astre nocturne.

Revenu à Lucerne au bout de quelques jours, Chateaubriand résume ses impressions en des termes qui contredisent encore une fois le mythe propagé par Rousseau. Les arguments sont du même genre que dans le *Voyage au Mont-Blanc*. L'auteur des *Mémoires* nie les effets physiologiques attribués à l'air des montagnes: "Je ne respire pas mieux, mon sang ne circule pas plus vite, ma tête n'est pas moins lourde au ciel des Alpes qu'à Paris". Sur le plan moral, les bienfaits de l'altitude sont tout aussi problématiques: "(...) en vain j'escalade les rocs, mon esprit n'en devient pas plus élevé, mon âme plus pure; j'emporte les soucis de la terre et le faix des turpitudes humaines". Au moins l'écrivain concède-t-il que les montagnes ont une beauté qui leur est propre? Pas même cela: "(...) c'est la lumière qui fait le paysage"<sup>31</sup>, estime Chateaubriand; or les montagnes cachent la lumière, ce n'est qu'à la clarté de la lune que "leurs grandes lignes, leurs immenses ombres portées, augmentent d'effet (...) "<sup>32</sup>. Certes, les montagnes favorisent la poésie, l'amour, le sentiment de l'infini; mais elles n'ont cet effet que recrées par "la muse" ou par la palette du peintre, ou quand nous y attachons des souvenirs<sup>33</sup>. Telles sont les principales mises en scène des Alpes dans les *Mémoire d'Outre-Tombe*. Elles sont de toute évidence placées sous l'égide de Rousseau, même s'il n'est pas toujours nommé: la longue description du Saint-Gothard en particulier apparaît comme le négatif de la lettre sur le Valais.

Néanmoins, les rapports entre Chateaubriand et Rousseau ne se laissent pas définir facilement. Arnold Ages l'a rappelé, les références à Rousseau dans l'*Essai sur les révolutions* sont généralement favorables: son auteur considérait que les républicains

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, XXXVI, 14 (édit. citée, t. IV, p. 240).

<sup>31</sup> *Ibid.*, XXXVI, 16 (édit. citée, t. IV, p. 246).

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 247-248.

avaient mal interprété le *Contrat social*. De plus, Rousseau avait eu l'immense mérite, à ses yeux, de défendre la religion contre les athées. Chateaubriand a exprimé aussi son admiration pour le style de Jean-Jacques, auquel il trouvait un charme profond. Au fond, ses critiques portent surtout sur la conduite de l'amant de Mme de Warens dans la vie réelle, et sur son caractère qu'il tient pour bizarre<sup>34</sup>. Reste que dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand ne se réfère presque jamais à lui sans laisser paraître son agacement.

On peut s'étonner que cet agacement se cristallise en quelque sorte sur le thème de la montagne. Deux explications se présentent à l'esprit. Réputé le plus grand écrivain de son époque, Chateaubriand a voulu se mesurer à Rousseau sur une question qui touche à l'esthétique en même temps qu'à l'histoire de la sensibilité; les pages sur les Alpes seraient des morceaux de bravoure rivalisant avec les plus belles réussites de l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*. Mais le thème a aussi partie liée avec l'idée de la nature sauvage et de l'homme naturel. Merete Grevlund et Charles Dédéyan sont d'accord pour imputer à Rousseau le goût de Chateaubriand pour la nature vierge<sup>35</sup>. Si l'*Essai sur les Révolutions* paye sa dette au primitivisme, il faut cependant avoir lu le *Voyage en Amérique et Les Natchez* pour juger de la déception causée par la rencontre avec les Indiens, que Chateaubriand voit moins comme des sauvages que comme des dégénérés. La préface d'*Atala* précise qu'il n'est pas, "comme M. Rousseau, un enthousiaste des Sauvages", que "la pure nature" lui a toujours paru "fort laide", et que "c'est la pensée qui fait l'homme"<sup>36</sup>.

A l'égard des montagnes, les réticences exprimées viennent peut-être de ce qu'elles relèvent de cette "pure nature" à laquelle

---

<sup>34</sup> Arnold Ages, "Chateaubriand and the Philosophes", dans *Chateaubriand. Actes du Congrès de Wisconsin pour le 200e anniversaire de la naissance de Chateaubriand, 1968*, édités par Richard Switzer, Genève, Librairie Droz, 1970, p. 233-235.

<sup>35</sup> Merete Grevlund, *Paysage intérieur et paysage extérieur dans les Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, A. G. Nizet, 1968, p. 62; Charles Dédéyan, *Chateaubriand et Rousseau*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1973, p. 8.

<sup>36</sup> Préface d'*Atala* dans Chateaubriand, *Oeuvres romanesques et voyages*, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris, édit. de la Pléiade, t. I, 1969, p. 19; le passage est cité par Charles Dédéyan, *Op.cit.*, p. 8.

Chateaubriand entend se soustraire. Les montagnes appellent la présence humaine, elles appellent les souvenirs, elles appellent la transfiguration par l'art, parce qu'elles manquent d'âme. L'auteur des *Mémoires* ne les aime que "comme grandes solitudes (...) comme cadre (...) comme rempart et asile de la liberté (...)", enfin "comme ajoutant quelque chose d'infini aux passions de l'âme": il ne peut en dire d'autre bien<sup>37</sup>.

Au vrai, sa vision des Alpes n'est pas entièrement conditionnée par l'opposition à Rousseau. Elle n'est pas non plus réductible au point de vue de l'homme de bon sens s'insurgeant contre le poète, comme le suppose Claudine Lacoste-Veysseyre<sup>38</sup>. Elle s'intègre dans une esthétique cohérente et originale, et bien plus, dans une poétique dont Jean-Pierre Richard a inventorié les richesses dans un livre admirable<sup>39</sup>. Cette poétique est essentiellement orientée vers l'obsession du néant. Ce n'est pas par orgueil que Chateaubriand s'est mesuré aux Alpes, mais pour diagnostiquer en lui-même les méfaits du temps.

Car dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, la mort a nécessairement le dernier mot. Mort annoncée par la vieillesse, autrefois poursuivie sous les traits de la Sylphide, à travers les orages dans lesquels se reconnaîtra le mal du siècle. Mort des civilisations, qui entassent leurs ruines d'âge en âge, dont la superposition forme l'histoire, déchiffrée comme un palimpseste. Dans cette marche vers un univers fantôme, Rousseau n'a représenté qu'un détour, mais un détour obligé. Lui-même ombre parmi toutes celles qui ont hanté Chateaubriand au cours de sa longue existence.

Jean Terrasse  
Université McGill

---

<sup>37</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, XXXVI, 16 (édit. citée, t. IV, p. 248).

<sup>38</sup> Claudine Lacoste-Veysseyre, *Les Alpes romantiques...*, édit. citée, t. I, p. 336.

<sup>39</sup> Jean-Pierre Richard, *Paysage de Chateaubriand*, Paris, Seuil, 1967.